

CAROLINE BUFFA

ICI-BAS,
SUR TERRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-011-8

Dépôt légal : mai 2022

*« Je comprends aujourd'hui que le ciel et la terre
sont incompatibles. Oui, pour qui peut vivre dans la zone
céleste, Dieu seul est possible. »*

Balzac, Le lys dans la vallée

Préface

Si, dans un passé proche, je me disais que j'aurais pu aimer Dieu, c'est sans penser à tout ce qu'il a pu me faire souffrir durant mon existence. Comme tout un chacun, je ne suis pas née dans la haine que je nourris pourtant depuis des années envers mon créateur. J'aimerais même être capable de vous dire qu'un tel être supérieur n'existe pas, mais je préfère accuser Dieu de mes blessures, à défaut de pouvoir accuser la vie elle-même.

Chaque approche de la religion m'a été désastreuse. Les crimes et la mort ont été les fils conducteurs de ma vie et, dans une certaine mesure, ils ont toujours été attachés à la providence divine.

Je ne hais pas sans raison, c'est la raison qui m'a poussée à haïr. Je raisonne à travers mon vécu et ne le comprends qu'à travers mes souffrances.

Comprenez-moi bien, je ne cherche à faire ni le récit des coups endurés ni l'éloge de ma haine inassouvie. Je cherche à établir l'ensemble des circonstances vous permettant de comprendre comment un être aussi pur et sage que moi, non destiné à naître pour haïr, a pu vouer la religion aux portes des enfers.

Ce n'est pas le récit d'une tragédie. Je vous invite à plonger dans la complexité de l'esprit humain qui, lorsqu'il atteint son paroxysme de malheur, se cherche un exutoire au-dessus des autres.

On m'a rapporté un jour les paroles de Dieu : « Aime ton prochain ». Or, vous ne me ferez jamais aimer celui qui les a proclamées. Je distingue mal les bonnes paroles des actions de leurs auteurs. Vous me pardonnerez, je l'espère, cet amalgame dont je ne peux me défaire. J'ai été, en effet, façonnée à l'incompréhension d'actions contredisant les paroles et les gestes qui les accompagnaient.

Chaque fait était trop précoce pour que je puisse avoir le recul suffisant pour l'appréhender. Je ne pouvais apprécier ces faits à juste titre, même jusqu'à aujourd'hui. Ne m'accusez pas d'un manque de volonté, empêchant mon esprit de faire preuve de logique. Pensez plutôt à une fragilité humaine ressentie par tous les gens qui ont souffert autant que moi.

Certes, je n'ai pas aimé Dieu, mais je vous ai tous aimés, oui. J'ai aimé les hommes, les femmes, les enfants, mais sans avoir pu aimer une partie de ma vie, tant il m'en a coûté de la vivre.

Le sanctuaire

Je m'appelle Judith et j'ai aujourd'hui soixante-dix ans. Je suis née en 1950, en France. Voilà les deux phrases que je dévoilerai aujourd'hui sur moi.

J'aimerais commencer mon récit en suivant la trame de ceux qui ont précédé le mien. Mais je ne saurais retracer une linéarité équivalente, tant je souhaite commencer ce récit dans l'ordre requis par mon esprit, en laissant à l'écriture l'art de se discipliner elle-même.

Mon esprit ressasse ces heures où mes blasphèmes perçaient à jour ces esprits hérétiques. Des esprits restés si longtemps hors du corps qu'ils ne savaient même plus à quoi se rattacher. Ils se sentaient trop libres et se perdaient le soir dans cette immensité azurée, puis revenaient parmi nous le jour, en croyant que c'était encore la nuit.

Je rencontrais ces esprits errants à l'église. L'église... Ce mot sonne en moi comme un glas qui attend son heure pour venir chanter ma mort. Je peux entendre le *requiem* et rester parmi ces gens qui ne sont ni tout à fait eux-mêmes ni tout à fait des autres. Ils sont dans cet univers où aucun monde ne leur appartient. Ils sont là à attendre vainement la fin. Je ne peux m'attarder à rester parmi eux.

Dans mon esprit, je me représente une salle d'attente tellement remplie que même les vieillards ne peuvent y trouver de places assises. Il n'y a qu'une porte, la porte d'entrée. Je l'emprunte pour partir en sachant que, de toute façon, je ne pourrai faire de meilleure sortie.

J'émerge doucement de mes divagations, car je ne veux pas perdre mes lecteurs, comme je peux me perdre parfois. Je ramène mon esprit à la vie réelle et le laisse mûrir dans la clarté d'une vérité qui m'aveugle. J'ai besoin de sa force et de son

intégrité pour vous conter l'histoire de ma haine. Une histoire qui n'est pas de mon ressort. L'esprit parle, la main écrit et moi, je laisse faire, comme d'habitude. Pourquoi se battre si l'on sait qu'à l'usure, on finit par se laisser prendre ?

*

J'aimerais vous parler de l'Église, car elle représente pour moi le premier gouffre qui s'est creusé dans mon antipathie religieuse. Je n'ai certes pas compris l'institution, et encore moins ses raisons d'existence. Elle a été le premier mal absolu auquel devait succéder une longue suite de catastrophes.

J'ai conscience de ne pas savoir apprécier la religion des hommes. La religion fait l'homme et l'homme se laisse façonner par la religion. Je le sais bien, vous ne partagez pas tous ce point de vue et êtes susceptibles de me présenter des subtilités de réflexion permettant de me démontrer, par A+ B, les dérives de mes affirmations. Je ne peux déplorer vos idées, mais permettez-moi néanmoins de vous expliquer les miennes.

La première fois où je me rappelle m'être trouvée devant une église, j'avais huit ans. Ma mère et moi étions parties à la campagne. Elle avait entendu parler d'un pensionnat religieux qui accueillait orphelins et enfants de bonne famille. Elle souhaitait m'y faire établir pour l'été afin de parfaire mon éducation religieuse.

Apparemment, des religieux y résidaient et donnaient des cours de catéchisme pendant les vacances scolaires. Ils s'occupaient également toute l'année d'orphelins, les logeaient, leur donnaient des cours comme à l'école. Ils faisaient notamment appel aux dons pour les vêtir et les nourrir.

Quand nous arrivâmes devant le pensionnat, ma mère m'emmena directement à l'église. Elle serrait ma petite main fragile. J'étais crispée, impressionnée par la majesté des lieux. Je comprenais mieux, en levant la tête, la grandeur que l'on portait à Dieu. Je comprenais combien il fallait aimer et vénérer un tel être pour lui bâtir ces lieux, où le silence régnait, dans l'altruisme et la mansuétude.

Étant née dans une famille catholique pratiquante, je ne trouvais rien d'étonnant à franchir ses immenses portes. Au

milieu de la nef, mon regard s'élevait dans ce vide, trop vide et écrasant par sa présence. Je n'étais pas plus effrayée qu'embalée. J'y allais, car en bonne chrétienne, il fallait s'y rendre.

Ma mère me présenta au père Demier. Il présidait ce pensionnat de campagne. Nous ne pûmes discuter tout de suite avec lui des raisons de notre venue, car l'heure de la messe avait sonné. Il me fit l'honneur de m'asseoir au premier rang et je fus la première à recevoir le pain béni. Il me regardait avec tendresse. Je l'interprétais du moins de cette façon du haut de mes huit ans. Lorsqu'il déposa dans ma bouche ce sacramental, il me complimenta sur ma robe bleue. Son air affable et son sourire attirèrent tout de suite ma sympathie. Je ne craignais rien de lui et me sentis en sécurité.

Après la messe, il invita ma mère dans son bureau. Quand elle en sortit, elle m'annonça qu'elle avait convaincu le père Demier de m'octroyer une place pour cet été. Je logerais dans les bâtiments qui accueillaient les orphelins et parfois d'autres enfants comme moi en dehors de l'école. Le père Demier nous accompagna ensuite jusqu'aux portes de l'église et me lança un dernier sourire.

*

Les vacances d'été arrivèrent et ma mère m'envoya « en pèlerinage » afin de me former sur les pratiques et principes religieux. Elle voulait que j'apprenne le temps d'un été à être une bonne chrétienne, à respecter sa famille et sa croyance.

Nous partîmes un dimanche. Nous avons pris un bus et pendant une heure ma mère me fit un discours sur la façon dont je devais me comporter, sans lui faire honte. Elle me déposa au pied de l'église où d'autres jeunes enfants s'étaient entassés. Le père Demier était là, entouré de sœurs. Ils nous souriaient à tous. Ma mère me prit par le bras et alla les saluer. J'étais heureuse de voir autant d'enfants autour de moi. Je n'avais ni frère ni sœur et ma mère m'emmenait rarement jouer au parc. Je n'étais pas très sociable. Ma mère me prit à part et sévèrement me commanda de bien me tenir pendant le mois où elle me confiait. Elle repartit rapidement, sans m'embrasser.

Le premier jour se passa tranquillement. On nous fit visiter les parties communes, le réfectoire, l'église, les salles de prières,

le dortoir. Les pensionnaires connaissaient déjà les lieux et avaient été isolés. Je ne comprenais pas pourquoi ils nous séparaient d'eux. Nous ne les croisions qu'au moment du repas. À l'heure de la prière, ils étaient isolés de nous, sur les bancs, à l'arrière. Ils ne souriaient pas. Étaient-ils tristes parce qu'ils n'avaient pas de parents ?

Je me fis une amie, Morgane. Elle aussi avait été déposée par ses parents pour les vacances d'été. Elle avait huit ans, était très bavarde et j'étais heureuse de l'avoir pour amie. Elle me tenait souvent par la main et ne semblait pas vouloir me lâcher.

Le deuxième jour, le prêtre nous rassembla pour la première fois avec les orphelins dans une grande pièce sans meuble, vide. Il nous fit tenir debout, en rangs, les bras le long du corps. Puis, il fit des allers-retours parmi les rangs formés.

Après de longues minutes, il désigna du doigt une petite orpheline. Il fit un mouvement de tête. Une sœur s'avança et l'attrapa par le bras. La jeune fille se débattit, hurla. Elle tenta de mordre la sœur qui, surprise et fâchée, la gifla. Margaret porta la main à sa joue meurtrie puis, sanglotant, se laissa tomber à genoux et supplia. La sœur la releva brutalement et lui ordonna d'avancer. Morgane me serrait très fort la main et ses ongles me lacéraient la peau.

— Elle s'appelle Margaret, me chuchota-t-elle. J'ai entendu un orphelin dire qu'elle avait craché dans l'eau bénite à la messe. Ils sont en train de la punir.

Margaret s'absenta toute la journée sans que nous ne puissions savoir quelle avait été sa punition. Le soir, quand nous la revîmes enfin au réfectoire, nous comprîmes, sans nous consulter, qu'elle avait définitivement changé ; et jamais nous ne revîmes, dans ses yeux, l'éclat qui les avait un jour habités. Puis ce fut mon tour et celui de Morgane.

*

Je peine à vous raconter les faits concrets, durant ces heures atroces où je me retrouvais avec les autres enfants dans les mains de ces hommes à l'instinct primitif. Je vais néanmoins essayer de vous décrire, dans un premier temps, certaines scènes et l'état psychologique dans lequel elles m'ont laissée.

À l'heure du confessionnal, nous entrâmes à tour de rôle

dans ce lieu exigu où, assises sur une chaise, nous regardâmes, effrayées, cet homme de Dieu se dévêtir de son pantalon et s'adonner à des gestes obscènes. Je ne peux vous les décrire.

À huit ans, la première fois que ce petit homme « se pratiqua », mon esprit commença sa déroute. Plus tard, il allait émerger au bord d'une île où même Dieu n'existait plus.

Je ne comprenais pas ; j'étais jeune, et la religion pour moi avait toujours incarné le symbole de la pureté. C'est en me confessant que je vis dans la pureté une image facilement périssable. Plus je me confessais, plus elle perdait de son éclat. Elle devint à la fin une image terne et Morgane et moi nous presâmes de la reléguer à un degré en dessous du sacré.

Nous prîmes la confession en horreur et nous rendîmes à tour de rôle au confessionnal le cœur inerte. Pour ma part, je ne voulais rien voir, rien entendre, rien ressentir. Mais j'étais là et ne pus jamais manquer un rendez-vous. Pour Morgan, je ne savais pas. Elle ne parlait plus. Elle ne se confiait pas.

C'est en cette période de « pèlerinage » que nous vîmes pour la première fois un homme se dévêtir sous nos yeux. Ce fut vite une habitude, si on peut l'appeler ainsi. Car l'habitude, nous ne la prîmes jamais pour nous, mais elle était là, palpable, et collait à notre quotidien comme une sangsue qui aspirait nos derniers jours de piété.

Je vous parlerai plus tard en détail de ces chambres dans lesquelles ils entraînaient les jeunes filles. Je ne suis pas prête, à ce stade de ma confession, pour vous en dire davantage. Je peux simplement vous dire que ces filles, c'était nous, c'était Morgane, les autres et moi. Je peux simplement vous dire que lorsque ces filles réapparaissaient, on avait essuyé leur dernière trace de sanglot avec de l'eau bénite.

*

Mon incompréhension dépassait ma raison. Je n'entendais plus rien à la religion. J'étais perdue et l'enseignement qu'on me dispensait était un mélange étrange de leçons de charité, de vertu... mais également de secret et d'indécence.

À huit ans, quand on commence à être confronté aux contradictions, il faut être bien fort et courageux pour en tirer

le meilleur à l'âge adulte. Je n'ai pas eu ce courage-là, n'ayant toujours retenu que le pire. Si le bien avait eu sa véritable place, j'aurais pu m'asseoir à ses côtés. Je ne l'ai pas trouvé dans ces lieux.

Dans ce genre de récit, le « pourquoi ? » est redondant. L'incompréhension règne plus fort que Dieu. L'injustice dispose de la première loge et la tristesse est maîtresse de tout. Le seul qui devrait se juger au-dessus des autres est absent. Il laisse la misère se faire, et le crime se perpétrer. Mais il n'est pas le seul à blâmer. Je voue une haine tout aussi forte à la Vierge Marie et je ne peux lui pardonner son crime, à elle.

Je me souviens d'elle, se tenant sagement dans sa tenue bleue, immobile et indifférente aux agissements qui se passaient sous ses yeux. Pourtant le rituel du baiser forcé se passait à quelques centimètres de ses pieds. Et ils étaient tous là : Dieu, la Vierge et les apôtres, à être témoins de ces actes immondes, sans manifester la moindre gêne, sans émettre la moindre menace, sans leur chuchoter, aux heures tardives, qu'il leur fallait arrêter ces pratiques honteuses. Ces faits étaient devenus habituels pour eux et ils trouvaient normal de les laisser faire.

Parfois, le père Demier restait immobile toute la journée devant la Vierge. Il pouvait la contempler ainsi pendant des heures, sans jamais se lasser de l'admirer. Je l'imaginai, pendant mes nuits solitaires, pactiser avec le diable. C'est un accord secret qui se passait entre ces mauvais esprits. Nous, les bonnes âmes, en étions la clé, avec laquelle ils ouvraient sur le monde les portes des enfers.

*

Ma plume tremble soudain très fort et je ne peux écrire ma pensée suivante. Les instruments se liguent contre moi. L'encre ne coule plus et ma main refuse d'écrire un mot.

Je vais trop vite dans mon histoire et je ne peux m'extraire de mon mal si je vous cache certaines vérités. Je n'avais pas l'intention de vous en parler, de ces vérités dérangeantes fondant ma pensée. Je vais laisser ma main agir sous le joug de ma conscience.

L'encre revient, ma plume s'agite et j'écris avec frénésie. À mesure que je raconte mon histoire sur mon journal, les

souvenirs du passé me reviennent. Je n'avais pas prévu de les écrire, car je n'y pensais plus, croyant avoir pansé les plaies et effacé les traces de leur passage.

Il vous paraîtra bizarre de ma part de faire des apartés pour écrire les pensées et les états de folie se rappelant à moi. J'insisterai alors sur les points clés et vous détaillerai avec plus d'acuité et de profondeur la sincérité de mes émotions exposées dans leur état naturel et dans ce qu'elles peuvent avoir de brutal et de réel.

Les pires souvenirs sont liés à mon enfance. Ils sont l'histoire de la naissance de ma haine, le moment insaisissable, indatable, où j'ai commencé à éprouver un profond dégoût vis-à-vis de la religion.

Dans toute progression, dans toute compréhension, il y a des paliers, c'est-à-dire des étapes qui nous mènent au sommet de la cime à atteindre.

Parfois, nous ne voulons pas arriver au sommet, car nous craignons la chute ou au contraire de ne plus pouvoir redescendre. J'ai commencé à ressentir cette peur à mes dix ans, deux ans donc après avoir essuyé la totalité des obscénités possibles de la planète.

Le déluge

À partir de mes dix ans, mes relations avec ma mère se dégradèrent. Elle ne comprenait pas pourquoi je hurlais la nuit, pourquoi je faisais pipi au lit, ni pourquoi je refusais de grandir, de manger par moment, pourquoi je pleurais avant de dormir.

Il n’y avait pourtant rien de compliqué à cela : je hurlais, car j’avais peur. Je faisais pipi à cause de mon angoisse qui annihilait toute volonté en moi de grandir. Je ne mangeais pas, car mon estomac se nouait au repas comme s’il n’avait pu digérer mon existence elle-même ou ma propre vie. Je pleurais, car l’on me faisait souffrir, car le bien m’apportait le mal.

Je confondais le bien et le mal et l’on me travaillait dans ce sens. J’avais tort de croire que c’était mal, et les autres me mentaient en me faisant croire qu’abuser d’enfants était une chose naturelle. J’étais perdue et ne savais que croire. L’Homme me disait :

— Nous te faisons du bien et tu es une méchante fille de crier, de pleurer, de dire non à ceux qui veulent te faire du bien, qui prennent soin de toi.

Dieu me disait dans mes prières :

— Écoute les adultes, ils ont raison. Ce sont des prêtres et des sœurs qui œuvrent pour le bien sur Terre. Tu dois leur obéir.

Moi je leur disais :

— Mais je n’aime pas vos gestes sur moi ! Vous m’embrassez de force, vous me touchez et une fois même, je crois, vous m’avez violée. Je crois, car je ne sais même pas si c’est vrai. Je ne connais pas la limite, je ne sais pas où s’arrête votre mal ni où commence le bien.

Ils me répondaient alors tous :

— Les limites, c’est nous qui les posons. Tu te poses trop de questions. Il suffit pour toi de te laisser faire.